CONFÉRENCE ALBERT LE GRAND, 1954

LA PLACE DE LA PHILOSOPHIE DANS L'UNIVERSITÉ IDÉALE



DOMINIQUE SALMAN, O.P.

LA PLACE DE LA PHILOSOPHIE DANS L'UNIVERSITÉ IDÉALE

Conférence Albert-le-Grand, 1954

LA PLACE DE LA PHILOSOPHIE DANS L'UNIVERSITÉ IDÉALE

par

DOMINIQUE SALMAN, O.P.

INST. D'ÉTUDES MÉDIÉVALES
831, av. Rockland
Montréal

LIBRAIRIE J. VRIN
6, Place de la Sorbonne
Paris

1954

NIHIL OBSTAT:

fr. Louis-M. RÉGIS, O.P.
Lecteur en théologie

fr. Louis-B. GEIGER, O.P.
Lecteur en théologie

IMPRIMI POTEST:

fr. Gérard M. PARÉ, O.P.
Provincial

IMPRIMATUR:

Marianopoli, die 21a Octobris 1954
Laurentius MORIN, Vicarius generalis

LES CONFÉRENCES ALBERT-LE-GRAND

L'Institut d'Études médiévales Albert-le-Grand de l'Université de Montréal (connu avant 1942 sous le nom d'Institut d'Études médiévales d'Ottawa) célèbre chaque année la fête de son Patron par une séance académique où se trouve exposé l'un ou l'autre des thèmes qui peuvent intéresser les théologiens, les philosophes et les historiens. Cette conférence publique a lieu, chaque année, à l'Université de Montréal, vers le 15 novembre, date de la fête de saint Albert.

Les conférences Albert-le-Grand ont déjà offert au public six textes de toute première importance, dont voici les titres :

Conférence 1947 : *Philosophie et Incarnation selon saint Augustin,* par Monsieur Étienne GILSON, docteur en philosophie, docteur ès lettres, docteur en littérature, membre de l'Académie française, directeur des études au Pontifical Institute of Mediaeval Studies (Toronto).

Conférence 1948 : *Nominalisme au XIVe siècle,* par Monsieur Paul VIGNAUX, agrégé de philosophie de l'Université de France, directeur d'études à l'École des Hautes Études (Paris).

Conférence 1949 : *L'Odyssée de la métaphysique,* par le T. R. P. Louis-Marie RÉGIS, O.P., lecteur en

théologie (Le Saulchoir), docteur en philosophie (Montréal), doyen de la Faculté de philosophie de l'Université de Montréal.

Conférence 1950 : *L'ambivalence du temps de l'histoire chez saint Augustin,* par Monsieur Henri-Irénée MARROU, agrégé d'histoire et docteur ès-lettres de l'Université de France, professeur à la Sorbonne.

Conférence 1951 : *Aux origines de la théologie morale,* par le T. R. P. Thomas DEMAN, O.P., maître en Sacrée Théologie, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse).

Conférence 1952 : *Le problème de l'amour chez saint Thomas d'Aquin,* par le R. P. Louis-B. GEIGER, O.P., lecteur en théologie (Le Saulchoir), docteur en philosophie (Institut catholique de Paris), professeur aux facultés canoniques du Saulchoir (France).

A ces six volumes déjà parus, nous sommes heureux de pouvoir en ajouter un septième, sous le titre suivant :

Conférence 1954 : *La place de la philosophie dans l'Université idéale,* par le R. P. Dominique SALMAN, O.P., lecteur en théologie (Le Saulchoir), professeur aux facultés canoniques du Saulchoir (France) et à l'Institut de psychologie de l'Université de Montréal.

La Place de la Philosophie dans l'Université Idéale.

En 1947 l'Université Harvard publiait un rapport, rédigé à sa demande par un comité de spécialistes, sur « La place de la psychologie dans l'Université idéale »[1]. Encouragé par ce précédent, nous nous proposons de considérer un problème parallèle, mais plus général, plus important, et aussi plus difficile, à savoir celui de la place de la philosophie dans l'Université idéale.

Sans doute, l'Université idéale n'existe nulle part en ce monde, et jamais elle n'existera. Jamais on ne pourra réunir assez de chercheurs, doués des capacités intellectuelles exceptionnelles qui seraient souhaitables, du désintéressement qu'il faut pour consacrer une vie entière au service de la vérité, de la personnalité originale requise pour découvrir du neuf, et en même temps de la souplesse exigée de qui doit s'intégrer dans l'effort commun désormais nécessaire. Jamais on ne disposera d'un groupe assez nombreux d'étudiants aux dons éminents, curieux et réceptifs dans l'assimilation, critiques judicieux et réfléchis

---

1. *The Place of Psychology in an Ideal University.* The Report of the University Commission to Advise on the Future of Psychology at Harvard. Cambridge (U.S. A.) University, 1947.

I. L'UNIVERSITÉ ET LA PHILOSOPHIE.

Considérons donc les rapports de la recherche philosophique et de l'Université. Et pour éclairer le débat, demandons-nous d'abord quelles ont été en fait leurs relations au cours de l'histoire. Nous observerons aussitôt de singulières variations. L'antiquité classique a certes connu un magnifique épanouissement de la spéculation philosophique; mais il n'y avait à cette époque aucune université au sens moderne du mot. Au XIIIe siècle, où l'on assiste à un nouveau développement majeur de la spéculation, c'est au contraire dans les Universités qu'Albert le Grand et Thomas d'Aquin, Duns Scot et Guillaume d'Occam ont élaboré leurs doctrines. La situation est toute différente au XVIIe siècle, qui marque une autre étape privilégiée de l'histoire de la pensée. Il existait certes alors de nombreuses Universités où se pratiquait une certaine philosophie. Mais ces institutions sont sans influence, et c'est en dehors d'elles que travaillent des penseurs originaux comme Descartes, Spinoza, Leibniz, Locke, Hume, et tant d'autres. Aux époques plus récentes, la situation est plus complexe et plus confuse. De Kant et Hegel à Bergson, Whitehead et Heidegger, il n'a certes pas manqué de philosophes universitaires de premier plan. Mais la même époque a connu des esprits comme Maine de Biran, Comte, Kierkegaard, Marx, Darwin, Freud, Einstein : penseurs éminents dont on ne saurait nier la profonde influence philosophique, et qui n'ont cependant jamais occupé les chaires offi-

cielles de l'Université. Il y a là de curieuses fluctuations qu'il faudrait pouvoir expliquer : une philosophie sans université, une philosophie dans une université dont elle constitue le fondement essentiel, une philosophie à côté d'universités qui sommeillent, une philosophie partagée enfin entre l'université et l'effort solitaire. Si on connaissait les raisons de ces variations, on aurait sans doute compris l'essentiel du problème qui nous retient.

Pour y parvenir, considérons séparément les deux termes en présence, en attendant d'examiner leurs rapports. Et cherchons à découvrir en premier lieu la nature de l'Université. Nous partirons pour cela de la notion beaucoup plus générale de culture, dont elle nous semble représenter un cas particulier. Et nous dirons alors que l'Université est l'une des institutions en lesquelles s'incarne et par lesquelles se transmet la culture humaine. Ce n'est pas la seule, c'est même l'une des dernières à se dégager au cours de l'histoire. Et nous aurons à considérer les circonstances particulières qui la rendent indispensable, et donc aussi les caractères qui en définissent l'originale nature. Pour l'instant, il nous suffit de retenir qu'elle incarne et transmet une composante spécifique de la culture humaine.

Il y a bien d'autres institutions dans la société, qui chacune en son domaine portent ainsi et assurent la transmission de valeurs culturelles. La famille en serait le modèle premier, qui transmet tous les fon-

dements de la civilisation, en initiant à la langue commune, aux bons usages moraux, aux attitudes religieuses, etc. L'école primaire sauvegarde de même les connaissances élémentaires de l'écriture, de la lecture et du calcul; le métier, les techniques de l'artisanat; les institutions sociales, les traditions de la vie en commun; etc. A mesure qu'une société se développe et se différencie, elle engendre des institutions distinctes qui deviennent les dépositaires privilégiés de valeurs particulières. On aura ainsi un sacerdoce consacré aux valeurs religieuses et culturelles, une magistrature qui incarne le droit et la justice, un corps médical dédié au service de la vie, et d'autres encore en nombre toujours croissant. Et c'est dans le contexte général de ces institutions qu'il faut situer l'Université. Elle est un organe nécessaire de la culture humaine, elle est l'institution qui incarne de façon privilégiée un aspect original des valeurs élaborées par la civilisation. Reste à en définir les caractères distinctifs, d'où dérive sa fonction particulière.

Or il semble que le propre de l'Université soit d'incarner d'une façon très spéciale la vie de l'esprit. Sans doute, il faut éviter ici les oppositions par trop simplistes, car en un sens tout acte humain dérive d'une activité de l'esprit. Il y a cependant une hiérarchie des activités possibles. Et parmi elles la pensée occupe une place éminente. Définissons donc provisoirement l'Université comme l'institution qui incarne dans la société les valeurs les plus hautes

de la vie intellectuelle. C'est là qu'on en conserve les techniques, qu'on en cultive le goût, qu'on en maintient les valeurs. C'est là en particulier qu'on entretient le culte de la pensée désintéressée. Et ce sera dans cette corporation que l'on formera les hommes consacrés à la recherche de la vérité.

Une telle institution n'a pas toujours existé. Pendant des millénaires, la pensée réfléchie a été l'apanage d'esprits isolés, dépourvus de soutien social, et dont les résultats étaient souvent perdus faute d'une institution capable de les conserver. Plus tard, on vit apparaître des groupes spécialisés, dont la fonction avouée était de recueillir les connaissances des anciens et de les transmettre aux générations futures. Et il faut reconnaître un progrès décisif dans l'apparition de corporations ainsi spécialisées, qui marque les débuts d'une forme institutionalisée de la pensée. Cependant, il faut avouer aussi qu'elles se souciaient de la conservation de connaissances déjà acquises bien plus que de l'apprentissage à la réflexion personnelle. C'est le stade de la pensée traditionnelle dont les progrès sont lents parce qu'ils sont pour l'essentiel inconscients et involontaires. Le penseur réfléchit, et il renouvelle donc la pensée. Mais il ne s'en rend pas compte, et il s'en voudrait d'introduire dans la tradition ses chétives conceptions personnelles. La doctrine se développe dès lors ; mais c'est par une lente croissance organique de la tradition reçue, que ses dépositaires renieraient s'ils en prenaient ouvertement conscience. La vigueur même

de leur activité intellectuelle impose des enrichissements qui sont inséparables de la vie de l'esprit; mais ils aiment mieux croire qu'ils ne changent rien aux conceptions des anciens, et cette attitude de fidélité les rassure étrangement.

On observe un progrès important avec l'apparition du Maître. Car on reconnaît à cet homme exceptionnel une sagesse originale, qui dépasse le niveau banal des connaissances socialement possédées. Ces réflexions personnelles sont cependant exploitées d'abord selon le mode traditionnel. Le disciple est initié à la sagesse du Maître, et il se contente de recevoir de lui une connaissance introuvable ailleurs. Il ne songe qu'à recueillir et à transmettre, car il reste résolument tourné vers le passé et ne conçoit même pas la possibilité d'un progrès régulier. L'imprévisible apparition d'un Maître aux conceptions personnelles ne sert donc qu'à inaugurer une tradition de plus. Elle engendre cependant une secte nouvelle, institution socialement reconnue, qui par sa présence même favorise la culture de l'esprit. A mesure que de telles écoles se multiplient, la diversité des traditions stimule de fécondes confrontations. Et c'est ainsi qu'on s'achemine vers la réflexion délibérée.

Ce stade décisif sera marqué par l'apparition du Maître à penser. Il ne s'agira plus seulement d'initier le disciple à des traditions depuis longtemps possédées, ni même de lui communiquer les précieux

secrets du Maître, mais de lui apprendre à réfléchir pour son propre compte. On reconnaît désormais chez le Maître une activité personnelle de l'esprit, qui conduit à des connaissances nouvelles. Et l'on croit possible d'initier d'autres penseurs à cette réflexion autonome qui leur permettra de faire à leur tour des découvertes nouvelles. Les possibilités d'une activité systématique de recherche sont explicitement reconnues, et avec elles celles d'un progrès de la connaissance. Et bientôt apparaîtra l'école de pensée, qui combine la notion d'une tradition socialement transmise avec celle d'un apprentissage à la pensée personnelle.

L'Université est directement issue de ces développements. Dans les stades primitifs de la pensée, n'importe qui peut se livrer à la recherche, sans autre préparation que celle que possèdent de façon générale tous les esprits de son milieu. A mesure que les connaissances s'étendent et se compliquent, un enseignement devient nécessaire, qui prépare de manière spécifique à ce type spécial d'activité. Des instruments de travail s'avèrent bientôt indispensables, que le chercheur solitaire ne peut posséder: bibliothèque, instruments de mesure, musée. Et c'est pourquoi on voit apparaître des équipes de travailleurs, également soucieux de recherche et d'enseignement, et qui se munissent des moyens requis à leurs activités spécialisées. On en voit les débuts dans les grandes écoles de la Grèce, puis à Alexandrie. L'Université proprement dite se constitue au XIIIe

siècle autour de techniciens déjà groupés en facultés distinctes, et dont le travail était centré sur une collection de textes autorisés, complétée par une bibliothèque de commentaires reconnus. L'Université subit une décadence indubitable quand, à la Renaissance, elle négligera de s'assimiler les techniques de recherche nouvelles, tant historiques et linguistiques que scientifiques. Elle retrouvera sa vigueur au cours du XIXe siècle, en s'efforçant d'intégrer suivant une formule nouvelle l'ensemble des activités de pensée les plus essentielles.

On comprend dès lors les structures sociales de la pensée qui ont conditionné l'apparition des Universités, et qui aujourd'hui encore les rendent indispensables. Observons d'abord l'existence d'une masse toujours croissante de connaissances déjà accumulées, qu'il faut assimiler avant d'entreprendre soi-même la recherche. Notons ensuite la nécessité d'un Maître à penser, qui puisse non seulement transmettre des résultats déjà connus, mais encore initier à la réflexion personnelle. Reconnaissons enfin la nécessité de trouver réunis en un seul lieu la multiplicité désormais requise de Maîtres divers, possédant des compétences différentes, et disposant de techniques variées. Cette exigence, on le notera, affecte les besoins de la recherche du professeur autant que ceux de l'apprentissage de l'étudiant. En d'autres termes, la pensée systématique et réfléchie s'est à ce point développée et différenciée qu'elle ne peut plus être efficacement poursuivie par le chercheur isolé. Son étendue même et sa complexité exigent la colla-

boration de penseurs nombreux et de spécialistes aux techniques diversifiées. Et l'Université est l'institution où s'organise cette concentration judicieusement coordonnée de moyens tant humains que techniques.

Tout ce que l'on vient de dire se rapporte à l'Université en général, en tant qu'elle se consacre aux formes les plus diverses de la culture de l'intelligence. Mais les mêmes considérations s'appliquent de façon aussi contraignante au cas plus particulier de la philosophie. Il convient cependant d'y insister, car cet aspect de la recherche philosophique est assez souvent méconnu. Sans doute, il s'agit là d'une forme plus haute de la pensée, qui suppose des dons assez rares et exige une initiation plus difficile à une réflexion plus personnelle. Et l'on comprendra sans peine que ces esprits exceptionnels aient vécus plus volontiers sous un régime de pensée solitaire, ou selon la formule des rapports personnels du Maître et du disciple. Dès l'antiquité cependant, les meilleurs d'entre les philosophes avaient senti le besoin d'un effort mieux organisé. Et ils avaient enrichis les procédés archaïques par l'institution d'écoles comportant tant l'enseignement pour les élèves que la collaboration sociale des maîtres déjà qualifiés : l'Académie, le Lycée, le Portique, le Jardin. Les penseurs les plus lucides avaient d'ailleurs ajouté à leur souci de spéculation celui d'une information valable dans les domaines non-philosophiques ; comme ce fut le cas dans l'école d'Aristote ou chez les

Alexandrins. Au XIIIe siècle, de même, la philosophie était conçue comme une sagesse qui intégrait les connaissances particulières concernant tant la nature que l'homme et la société. Et ce fut tout naturellement dans l'Université que se retrouvèrent pour un travail commun et les philosophes soucieux d'intégration synoptique et les spécialistes des diverses sciences qui leur en fournissaient les matériaux. L'institution qu'était l'ancienne Faculté des arts exprime de ce point de vue un remarquable effort de synthèse doctrinale, quoique ses solutions de détail soient évidemment dépassées. Au XVIIe siècle, nous avons vu l'activité philosophique s'épanouir en dehors des Universités. Mais c'est précisément parce qu'elles négligeaient les travaux les plus essentiels qui renouvelaient la conception du monde ; et la pensée philosophique s'est alors spontanément développée au contact des recherches scientifiques qui pouvaient le mieux l'alimenter. Et il en fut de même pour ce qui concerne les penseurs isolés de l'époque moderne, dont nous avons déjà évoqué le cas. Comte s'explique par une Université dont les philosophes étaient ignorants des sciences de leur temps, Kierkegaard par une Université qui méconnaissait les problèmes personnels de l'âme religieuse, Marx par une Université indifférente à la sociologie et à l'économie, Freud par une Université dont les philosophes (et les psychologues) ne se souciaient point du tout des motivations profondes de la personnalité, etc. Ces penseurs originaux ont donc dû travailler en dehors de l'Université, et sans contact

avec la recherche philosophique organisée. Et le résultat en fut une doctrine, originale sans doute, et souvent hardiment novatrice, mais déséquilibrée par ses fondements unilatéraux, et appauvrie par son manque de contact avec les autres secteurs de la pensée. Intégrées dans l'effort commun d'une recherche, mieux coordonnées, ces tentatives de génie se seraient sans doute développées de manière plus valable.

Encore faut-il que la recherche soit effectivement intégrée. Il ne manque pas de philosophes universitaires qui ruminent leurs solitaires méditations sans aucun souci pour les travaux que poursuivent à leurs côtés des équipes de savants distingués. Ils ne profitent donc d'aucune des informations, ni d'aucune des collaborations, que l'Université pourrait leur fournir. Ils vivent en ermites au milieu d'une corporation d'esprits voués à la recherche. Leurs spéculations dès lors risquent de n'être pas plus valides que celles des philosophes isolés; car ils méconnaissent pareillement le caractère social de la connaissance humaine, et les exigences institutionnelles de son développement. Dépourvus de contacts vivifiants avec les autres domaines d'investigation, une telle philosophie sera nécessairement privée de toute influence sur les autres secteurs de la recherche. A la place d'une sagesse, capable d'intégrer synoptiquement l'ensemble des connaissances humaines, on n'aboutit alors qu'à une étroite spécialité qui n'intéresse que ses rares sectateurs.

Et cependant, une recherche philosophique valable n'est guère plus concevable en dehors d'une Université. Ce que nous avons dit plus haut concernant la nécessité d'une large information, fondée sur la collaboration de spécialistes multiples aux techniques diversifiées, se vérifie au maximum dans ce cas privilégié. Car la philosophie prétend s'attaquer aux problèmes les plus généraux, elle voudrait dégager les principes les plus élevés et les plus universellement valables; elle entend juger les connaissances particulières, discuter leur nature, assigner les limites de leur validité, les intégrer enfin dans sa synthèse supérieure. Une telle spéculation sur les principes premiers doit nécessairement être validée par une connaissance exhaustive des matériaux de base. Les premières tentatives philosophiques pouvaient s'improviser à partir de connaissances générales de caractère pré-scientifique. Les spéculations d'aujourd'hui seraient inexcusables si elles n'exploitaient au maximum tous les renseignements accessibles. Mais où trouver sous une forme utilisable et les informations requises et les indispensables collaborations, sinon dans l'Université? Plus que jamais, la philosophie exige pour se développer harmonieusement le cadre vivifiant d'une corporation nombreuse dont les membres stratégiquement répartis contrôlent par leurs compétences diverses tous les accès du réel.

II. LA RECHERCHE PHILOSOPHIQUE DANS L'UNIVERSITÉ.

Ces considérations peuvent sembler très générales. Et l'on pourrait craindre qu'elles n'aient pas un rapport très immédiat avec le problème plus limité de la place de la philosophie dans l'Université. Nous croyons cependant qu'il existe une connexion très intime, et que les principes discutés jusqu'ici conduisent à une conception fort précise et de la recherche philosophique et de sa coordination avec les autres départements de l'Université. Mais pour organiser ces rapports de manière fonctionnelle et efficace, il nous faut d'abord prendre plus explicitement conscience de la véritable structure de la recherche philosophique. La réflexion dans ce domaine nous semble comporter trois aspects complémentaires, ou, si l'on préfère, trois dimensions fondamentales. La première est systématique, la deuxième est de nature historique, la troisième enfin est de caractère scientifique. Si la réflexion ne possède à la fois ces trois aspects fondamentaux, il lui manque quelque chose de son essentielle structure. Efforçons-nous d'expliciter ces notions.

La philosophie est d'abord systématique. Entendons par là qu'elle élabore une doctrine savamment organisée, qui prétend rendre compte d'un aspect de la réalité, d'en expliquer la nature, d'en définir les ultimes principes constitutifs. La philosophie dans son ensemble se divise en parties distinctes, dont

chacune étudie un aspect différent du réel, dont chacune comporte ses recherches propres, mettant en œuvre des catégories particulières pour résoudre des problèmes définis. La logique étudie le terme et le jugement (à moins que ce ne soit les classes et les propositions), et elle continue par la déduction et l'induction, la certitude et la probalilité, etc. La philosophie naturelle spécule sur l'espace et le temps, la matière et l'énergie, le déterminisme et la causalité. Le moraliste analyse la liberté et la responsabilité, la loi et l'obligation, l'acte bon et la mauvaise habitude. En métaphysique on disserte sur l'être et ses modalités, la substance et la relation, les principes et les causes. Et de même pour les autres branches de la recherche qui toutes élaborent des systématisations subtilement articulées et passablement abstraites. Inutile d'insister. Ce caractère systématique de la spéculation philosophique est assez généralement reconnu. Il fallait cependant le mentionner, en raison des efforts persistants de quelques essayistes qui s'efforcent de ramener la philosophie au niveau d'un amateurisme pré-scientifique, où les dons littéraires dispensent commodément des rigueurs de la pensée précise.

La deuxième dimension essentielle de la recherche philosophique est de nature historique. Le motif en est évident. Les problèmes à étudier ne sont pas neufs, et depuis des siècles les plus grands penseurs de l'humanité s'en sont préoccupés. Ces spéculations du passé ont une valeur permanente. Car on y

trouve une foule de notions essentielles, de questions pénétrantes, de discernements judicieux, de lucides intuitions, de solutions de détail heureuses, ou même d'erreurs utiles en raison des conséquences instructives qu'elles révèlent. Aucun philosophe digne de ce nom ne saurait rester étranger à ces trésors accumulés. Et si même on refuse toutes les doctrines particulières de tel Maître du passé, on n'en continuera pas moins de méditer ses œuvres avec une attention soutenue. On ne peut discuter de philosophie politique si on n'a étudié la *République* et les *Politiques*, le *Leviathan* et le *Contrat Social*, l'*Esprit des Lois* et le *Capital*. On n'oserait se dire métaphysicien si l'on ignore Platon et Aristote, Plotin et saint Thomas, Spinoza et Malebranche, Hegel et Heidegger. Et comment discuter le problème de la connaissance sans prendre position par rapport aux conceptions de Descartes et Locke, de Hume et de Kant? Inutile d'insister. Le travail philosophique comporte une part essentielle de recherche historique qui met le spéculatif d'aujourd'hui en rapport avec les grands maîtres du passé. Et il ne s'agit pas seulement de culture générale, ou de dialogue fructueux avec les penseurs les plus profonds de l'humanité. Car il semble bien que l'étude exacte et nuancée de l'un ou l'autre au moins de ces grands systèmes soit une initiation indispensable à la pensée précise en ces difficiles matières. Ce n'est que par un effort qui emprunte volontiers les techniques de l'histoire et de la philologie qu'on arrive à dépasser les simplifications sommaires des manuels, pour participer

entièrement aux efforts ultimes d'une pensée vivante aux prises avec la complexité du réel. La pensée philosophique est sans doute spéculative et systématique. Mais elle n'est pas moins intrinsèquement historique, en ces travaux dont l'un des fondements essentiels est constitué par l'expérience philosophique personnelle des grands esprits du passé.

Reste une troisième dimension fondamentale de la recherche philosophique. Elle n'est pas moins essentielle que les deux autres ; mais elle est beaucoup plus généralement méconnue. Il s'agit cette fois de l'information scientifique qui devrait fournir à la spéculation ses matériaux, suggérer ses premières systématisations, et aussi permettre ses essentielles vérifications. Comment pourrait-on, par exemple, élaborer une philosophie du droit, si on n'avait une vaste et profonde formation juridique ? Comment disserter valablement sur la philosophie de l'histoire, si on n'a personnellement pratiqué la recherche historique, après une initiation valable à ses techniques multiples et variées. Comment pourrait-on spéculer sur la philosophie naturelle, si l'on ne connaît en technicien compétent le domaine immense des sciences physico-chimiques ; ou encore (pour ce qui concerne les phénomènes de la vie) si l'on ne possède une connaissance adéquate du monde chaque jour plus étendu et plus complexe de la biologie ? Et il en va de même pour toutes les autres parties de la philosophie. Il faudrait connaître les mathématiques et la logique formalisée pour réfléchir aux principes

de la logique ; la linguistique en toutes ses branches pour une philosophie du langage ; l'un et l'autre de ces secteurs pour une théorie de la connaissance ; la sociologie et l'économie pour une philosophie politique ; la psychologie et l'ethnologie pour qui voudrait édifier une philosophie de l'homme ; la psychologie encore et des tranches étendues des sciences sociales et juridiques pour qui prétend formuler une morale. Il ne serait que trop facile de continuer. Les exemples que nous avons évoqués suffisent à montrer que les branches les plus diverses de la philosophie, qui avaient pu jadis s'improviser à partir des évidences sommaires de l'observation non-systématisée, ne peuvent désormais se développer de manière valable qu'au contact des connaissances techniquement élaborées des diverses branches de la recherche non-philosophique.

Une pensée philosophique vivante comporte donc trois aspects fondamentaux. Elle est spéculative et systématique, elle est guidée par la méditation des grands auteurs du passé, elle se nourrit par l'apport des recherches poursuivies en d'autres domaines de la pensée. Si l'une ou l'autre de ces dimensions lui manque, elle s'appauvrit cruellement. La spéculation pure perd rapidement tout contact avec l'expérience empirique. Et l'effondrement de la pensée personnelle résulte inévitablement de cette perte d'une référence au réel. L'autorité du Maître devient la seule loi, et la doctrine se fige rapidement dans les manuels scolaires des commentateurs et des épigones. Il ne lui

reste alors qu'une existence fossilisée sous l'influence de pressions sociologiques ou de fidélités personnelles qui n'ont rien de philosophique. L'histoire pure se rencontre en de nombreuses chaires, où l'on se préoccupe d'analyser les textes anciens par d'excellentes méthodes philosophiques, mais sans beaucoup se soucier des problèmes de fond que se posaient leurs illustres auteurs. C'est que les philosophes ont été remplacés par des professeurs d'histoire qui estiment plus facile (et moins dangereux) de discuter la pensée des autres que de s'aventurer eux-mêmes à la recherche de la vérité. Quant aux techniciens d'une science particulière, qui croient pouvoir improviser une vue du monde sans s'être au préalable initiés aux méthodes de la réflexion philosophique et sans s'être munis d'une culture historique adéquate, ils ne peuvent aboutir qu'à des systématisations simplistes et unilatérales, qui relèvent trop manifestement de l'amateurisme. Ce phénomène, qui est assez fréquent à notre époque, est l'une des formes savantes de l'inculture contemporaine.

Tout philosophe digne de ce nom se devrait donc de posséder la formation pluri-dimensionelle que nous avons définie. Or il ne peut manifestement ni l'acquérir ni l'entretenir que dans l'institution de culture intellectuelle richement diversifiée qu'est l'Université. Fait plus important, ce n'est que dans un tel milieu qu'il pourra poursuivre ses recherches, aidé et soutenu par la collaboration de collègues qualifiés. Encore faut-il que ces échanges se produisent effective-

ment, qu'il soit concrètement possible d'entrer en rapport avec les spécialistes d'autres facultés, et d'organiser avec eux de véritables échanges. Nous savons déjà que ces échanges sont indispensables pour que le philosophe puisse travailler de façon efficace dans son domaine propre. Observons maintenant qu'ils ne sont pas moins essentiels si l'on veut que la philosophie remplisse dans l'Université la fonction qui lui revient.

Trop longtemps en effet les philosophes ont été dans l'Université moderne un petit groupe d'étroits spécialistes, curieusement indifférents à l'égard des recherches qui s'accomplissaient à leurs côtés, et dont le rayonnement était par conséquent étroitement limité. Leurs travaux se classaient parmi d'autres techniques particulières, avec la paléobotanique et les dialectes ioniens, la mécanique des fluides et l'embryologie chimique. Recherches érudites sans doute, et fort estimables, qui leur valaient la considération de leurs collègues pareillement spécialisés, mais qui n'avait sur l'ensemble de l'Université qu'une influence singulièrement restreinte. Et non sans raison, puisque l'absence de contacts vivifiants, confirmée par l'inexistence d'un langage commun, rendait impossible toute communication.

Et cependant, la recherche philosophique participe par sa nature même aux intérêts des autres facultés. Elle ne devrait pas seulement s'informer de leurs travaux, et en assimiler les inestimables matériaux

sans lesquels sa spéculation risque le vide d'un verbalisme sans contact avec le réel ; elle devrait aussi remplir à leur égard une fonction de sagesse, qui unifie les recherches plus particulières, qui les situe dans une synthèse plus compréhensive, qui les enrichit et les guide en fonction de ses principes plus élevés. Cette fonction de synthèse unificatrice est parfois revendiquée. Il est cependant manifeste qu'elle ne pourra s'établir de façon effective tant que les facteurs de dissociation et de fragmentation actuels continuent d'exister. Une profonde transformation nous semble requise, qui modifie la structuration de l'institution universitaire. Il faut que l'organisation même de la recherche garantisse les échanges fonctionnels entre philosophes et spécialistes d'autres facultés. Efforçons-nous d'esquisser un dispositif capable de répondre à ses besoins.

Tout philosophe aurait d'abord reçu une formation générale qui l'aurait persuadé de l'importance d'une culture selon les dimensions à la fois systématique, historique et scientifique de sa recherche. Il aurait acquis en outre une compétence technique spéciale dans le domaine de ses recherches particulières. Et dans chaque cas ses capacités auraient été reconnues par les facultés intéressées. Bien mieux, il enseignerait à la fois dans les deux facultés afférentes à son domaine.

Considérons par exemple le titulaire d'une chaire de philosophie mathématique. Sa nomination dépen-

drait d'une part des philosophes qui garantiraient sa compétence philosophique ; mais elle serait obligatoirement soumise à l'approbation des mathématiciens qui contrôleraient sa formation mathématique et le reconnaîtraient apte à discuter leurs problèmes. Ce professeur ainsi doublement confirmé ferait deux cours aux deux auditoires assez différents des deux départements intéressés. Aux philosophes, il ferait connaître les principes généraux de la recherche mathématique, en tant qu'elle intéresse une synthèse synoptique du savoir humain. Et c'est à dire qu'il insisterait sur les particularités de la méthode de pensée utilisée, qui éclairent les principes de l'épistémologie et d'une théorie de la connaissance ; et il s'efforcerait de définir l'aspect de la réalité que ces sciences permettent de saisir. Mais il le ferait avec la précision et la compétence d'un technicien aux capacités éprouvées, qui disposerait par surcroît d'une culture philosophique étendue lui permettant de percevoir la portée doctrinale des questions qu'il travaille. Aux mathématiciens, il ferait un cours parallèle, mais proportionné cette fois encore à leurs besoins particuliers. Il s'efforcerait de situer leurs travaux techniques dans le contexte de recherches plus générales, de rattacher leurs difficultés aux problématiques épistémologiques plus universelles dont elles dépendent, d'éclairer leurs postulats explicites ou latents en fonction des principes premiers de la connaissance et des structures fondamentales du réel. Et tout cela se ferait bien entendu au moyen des formulations précises et hautement différenciées

qu'exigera ce public de spécialistes, lequel sait bien qu'elles sont seules adéquates aux notions que l'on veut discuter. L'obligation même d'une constante traduction d'une formulation à l'autre devrait favoriser une clarification permanente des doctrines. Tout comme le fait d'un contact institutionellement imposé avec deux catégories de collègues aux perspectives assez différentes devrait assurer une continuelle stimulation de la réflexion.

Il en irait de même des nombreuses chaires philosophiques qui soutiennent des rapports fonctionnels avec des domaines d'enquête proprement scientifiques : qu'ils soient mathématique, physico-chimique, biologique, psychologique, linguistique, ethnologique, ou sociologique. On observera cependant que dans ces diverses matières la dimension proprement historique est en général d'un intérêt relativement secondaire. Sans doute, il est important de connaître l'histoire des sciences que l'on pratique ; et les facultés universitaires les plus purement techniques en confirment de plus en plus l'utilité. Sans doute aussi la culture générale du philosophe lui aura donné une connaissance suffisante de l'histoire d'ensemble de la pensée scientifique, y inclus celle des mentalités caractéristiques des diverses époques. Reste que les véritables problèmes concernent ici l'intégration synoptique des résultats techniques actuels dans une synthèse philosophique de niveau plus élevé. L'histoire servira donc de culture générale, le principal

débat restant cependant de nature spéculative et scientifique.

Les choses se présentent de façon fort différente pour une série d'autres chaires philosophiques. Ce serait le cas de la philosophie politique, de la morale, de l'épistémologie, de l'anthropologie philosophique, de bien d'autres encore. Car dans ces domaines les grandes œuvres du passé restent l'un des fondements immédiats de la spéculation présente. L'étude assidue des auteurs classiques reste donc indispensable. Ces obligations historiques accrues ne peuvent cependant dispenser le philosophe d'une information précise concernant les travaux proprement scientifiques de ses contemporains. Une philosophie politique par exemple, parfaitement informée des grandes spéculations du passé, peut-elle ignorer pour autant les formes nouvelles que prend à notre époque la vie sociale tant nationale qu'internationale? Et il en serait sans doute de même pour la philosophie du droit, la morale, l'esthétique, d'autres encore. Une théorie de la connaissance, de même, devra certes tenir compte des discussions anciennes; mais cela ne la dispensera pas de connaissances précises concernant la psychologie des sens et de l'intelligence, les formes variables du langage dans ses rapports avec la pensée, et les dernières techniques logiques et statistiques.

L'organisation de la recherche devra s'adapter à ces exigences; ce qui ne manquera pas d'ailleurs de

satisfaire les besoins des divers départements de l'Université. Observons en effet que l'étude du droit est traditionellement fondée sur l'histoire des institutions, laquelle ne peut se comprendre sans une constante référence à l'histoire des doctrines juridiques. L'esthétique de même se nourrit de l'histoire de l'art, laquelle s'explique pour une part au moins par les variations des théories esthétiques. Les études politiques et économiques du présent ne peuvent se passer de considérations historiques sur les sociétés du passé, ni de l'histoire des doctrines qui les concernent. Quant à l'histoire littéraire, il est évident qu'elle est inséparable de celle des idées en général, et de la philosophie en particulier. La formule d'une double nomination et d'un double enseignement s'adapterait donc à ces domaines de frontières historico-doctrinales aussi bien qu'aux secteurs déjà discutés des confins philosophico-scientifiques. Et cette fois encore elle établirait un vivant contact entre philosophes et techniciens des autres facultés, pour le plus grand bien de chercheurs sans cela désastreusement isolés.

Comme on le voit, les trois dimensions fondamentales de la pensée ne seraient pas nécessairement cultivées de façon active par chaque philosophe individuel. Elles ne seraient pleinement vérifiées que pour l'ensemble intégral de la recherche, telle qu'elle est pratiquées par l'effort conjugué des divers philosophes de l'Université, épaulés par les spécialistes d'autres facultés. Et c'est de la réflexion commune

des membres d'un département bien intégré que devrait se dégager une synthèse compréhensive et bien équilibrée. Les membres de cette équipe poursuivraient des recherches qui, suivant les sujets étudiés, seront plus ou moins développés selon leur dimension historique ou scientifique, ou même selon les deux dimensions à la fois. Certains d'entre eux n'enseigneraient sans doute que dans la seule faculté de philosophie, et n'auraient donc de contacts avec les autres départements que par l'intermédiaire des collègues qui les fréquentent. Ce serait probablement le cas des méthaphysiciens, et d'autres théoriciens de haute envolée, dont les spéculations sont fondées sur les matériaux déjà fort élaborés que leur livrent les branches plus humbles de la philosophie. La majorité d'entre les philosophes auraient cependant des rapports intimes et continus avec les chercheurs d'autres facultés. Ils connaîtraient leur langage, participeraient à leurs discussions, feraient des cours à leurs étudiants. Et c'est par ce moyen qu'on pourrait espérer arriver un jour à une philosophie capable de prendre enfin dans l'Université sa véritable place. Nourrie de l'effort commun, elle pourra aspirer à une vue de sagesse, couronnant valablement l'ensemble des recherches particulières. Parfaitement informée, et en rapport permanent avec les travaux techniques qui se poursuivent en d'autres secteurs de la recherche, elle méritera le respect des spécialistes. Et elle pourra donc légitimement leur suggérer, et des vues générales leur permettant de mieux interpréter leurs conclusions particulières, et des discer-

nements épistémologiques capables d'éclairer leurs difficultés. Organiquement coordonnée avec les autres facultés, participant à leur vie par ses divers spécialistes, une telle philosophie sera apte enfin à remplir sa mission de suprême intégration. Pleinement respectueuse de toutes les autonomies, elle saura les unifier cependant dans une synthèse hiérarchisée, fondée sur des principes transcendants.

Ajoutons une ultime précision. Nous ne pensons pas qu'une systématisation philosophique originale puisse être élaborée par un travail d'équipe en des séances de comité. Et nous sommes convaincu plus que quiconque du rôle essentiel de la réflexion personnelle et solitaire du penseur de génie. Encore faut-il que cette réflexion soit adéquatement informée par une documentation précise, et convenablement contrôlée par la critique permanente de collègues compétents. Nous savons aussi que le génie créateur ne se fabrique pas sur commande, et qu'il ne peut se développer harmonieusement dans un contexte de barbare inculture. Tout ce que l'on peut faire dès lors est de créer des conditions favorables à son éclosion, et un milieu capable de lui assurer (s'il apparaît) une croissance vigoureuse et équilibrée. L'organisation que nous avons proposée devrait remplir cette fonction. Elle s'efforce de structurer l'institution sociale où se poursuit la recherche. Un dispositif réussi à ce niveau permettrait de garantir au moins un travail honorable qui réunirait de façon judicieuse tous les aspects essentiels d'une synthèse

reconnue nécessaire. Si alors le destin devait y ajouter le don gratuit d'un penseur de génie, sa fécondité intellectuelle en serait immensément accrue. On ne peut faire davantage, au plan de l'organisation de la recherche. Et nous persistons à croire qu'il y a là un facteur significatif, qui mérite toute l'attention des esprits soucieux de la recherche de la vérité.

III. LA MISSION ÉDUCATIVE DE L'UNIVERSITÉ.

Nous avons défini l'Université comme une institution qui incarne la culture intellectuelle de la société. Et nous avons cherché à définir l'organisation de cette corporation qui pouvait le mieux garantir une activité bien intégrée de la pensée, en encourageant tant les recherches spéciales que leur unification synoptique dans une synthèse équilibrée du savoir sous l'égide d'une philosophie vivante. Il était indispensable d'envisager d'abord ce problème fondamental, car c'est par la recherche active et désintéressée que se manifeste la vie de l'intelligence, et c'est en organisant la recherche dans l'Université qu'on la constitue en son authentique nature. Il y a une Université dès qu'un groupe d'hommes se constitue en corporation pour réfléchir en commun aux problèmes intellectuels de leurs temps.

Dès qu'elle existe, cette Université remplira cependant d'autres fonctions dans la cité. Émanation de la société, organe privilégié de sa culture intellectuelle, elle se doit de servir la communauté qui l'a fait naître et qui lui donne les moyens d'exister. Sa première obligation à cet égard est de faire participer à ses lumières tous les citoyens de la cité. Et elle le fera tout naturellement en introduisant à une authentique culture de l'esprit les étudiants qui forment la branche puinée de sa corporation et sont les instruments privilégiés de son influence. Il faudra les faire

pleinement participer aux valeurs les plus élevées de la vie intellectuelle, et donc aussi aux principes de la sagesse philosophique. Car ce n'est qu'à ce prix que l'Université remplira entièrement sa fonction politique dans la communauté; au sens noble et seul vrai où le politique désigne le souci du bien commun le plus désintéressé.

Le problème est donc de donner à l'étudiant au cours de son passage à l'Université une éducation qui le prépare pleinement à son rôle de citoyen cultivé, et lui permette de rendre les services qu'on peut attendre de l'élite intellectuelle du pays. Or il est important de prendre bien conscience des exigences redoutables de cette mission. Car il s'agit bien d'éduquer, et non simplement d'instruire; et d'éduquer l'esprit tout entier de l'homme, et non l'une de ses compétences particulières. L'Université n'est pas une simple agglomération d'écoles techniques, qui préparerait à l'une ou l'autre des professions requises au bon ordre de la cité. Il ne suffit pas d'y enseigner la chimie ou l'agronomie, pas plus d'ailleurs que la médecine ou le droit, ni même la philosophie ou la théologie, conçus comme des préparations pratiques à la vie professionnelle. Car on ne formerait ainsi que des techniciens qui pourraient devenir des experts distingués dans leur étroite spécialité, mais qui risqueraient d'être totalement dépourvus de culture humaine. La préparation (d'ailleurs indispensable) à une profession doit s'accompagner d'une formation infiniment plus large. L'Université doit produire des

hommes capables de jouer pleinement leur rôle de citoyens dans les diverses communautés au sein desquelles ils se trouvent plongés. Ils devront donc être largement informés, habitués à la réflexion désintéressée, et capables d'envisager avec sérénité les grands problèmes qui affrontent aujourd'hui l'humanité. Bref, ils devront être capables de mener en toutes circonstances une authentique vie de l'esprit.

Comment l'Université pourra-t-elle aboutir à ce résultat? Comment pourra-t-elle remplir à l'égard de ses étudiants cette difficile fonction éducative? En essayant de répondre à ces questions, on retrouve le classique problème de la mission de l'Université: entendons ici la mission éducative qui est la seule que retiennent tant de penseurs par trop soucieux d'efficacité pratique. C'est un thème qui a été fort discuté depuis quelques années et que nous ne pouvons reprendre ici une fois de plus. Les facteurs essentiels du problème ont d'ailleurs été bien dégagés. Les diverses thèses en présence soulignent toutes des aspects valables de la solution; et il suffirait de les intégrer en un tout fonctionnel pour retrouver les composantes d'une anthentique culture de l'esprit. En les énumérant, nous expliciterons tant les exigences multiples de l'éducation universitaire que la nécessaire intervention de la pensée philosophique.

La première fonction éducative généralement reconnue à l'Université concerne la transmission de la culture. Elle remplira cette tâche en recueillant

fidèlement les valeurs essentielles de la tradition, et en les transmettant avec soin aux générations à venir. Toutes les richesses accumulées au cours des siècles doivent être précieusement sauvegardées, car elles constituent le fondement même de notre culture. Il faudra assidûment les entretenir ensuite, afin qu'elles ne cessent de vivre et de porter leurs fruits. La culture humaine est une réalité de nature historique qui se développe dans le temps. Et c'est en participant à ces essentielles valeurs qu'on échappe tant à l'ignorance naïve de l'illettré qu'à l'agressive barbarie du technocrate. — Bien des penseurs traditionalistes, soucieux comme ils le sont des valeurs héritées du passé, ont été fort sensibles à cet aspect du problème ; et cette légitime préoccupation explique leur prédilection bien connue pour les auteurs classiques et les « grands textes » de l'histoire. Ces conceptions expriment certainement un aspect fondamental de la vérité, que nous nous garderons bien de négliger. En le prônant de façon trop unilatérale, on risque cependant de méconnaître d'autres exigences de l'éducation universitaire. Il convient donc sans aucun doute de retenir la capitale importance d'une culture traditionnelle, sans pour autant exclure d'autres aspects de la réalité. Qu'il nous suffise de relever en passant la part considérable de philosophie que comporte, en fait et en droit, cette culture traditionnelle. En droit d'abord, parce qu'une culture inclut nécessairement un système de principes et de valeurs dont l'ensemble équivaut à une philosophie. En fait aussi, car les classiques ont

formulé leurs conceptions les plus profondes en des textes philosophiques aux richesses inépuisables, et c'est sous cette forme qu'il nous faut maintenant les assimiler. D'où l'importance d'une culture philosophique centrée sur l'étude de ces écrits fondamentaux, pour la conservation et la transmission du contenu essentiel de la tradition. D'où aussi le rôle décisif de la philosophie dans l'Université, en tant qu'elle remplit sa fonction de gardienne des traditions de culture.

Il existe cependant une deuxième fonction éducative de l'Université, qui n'est pas moins essentielle que la première. Aux trésors du passé il faut ajouter les découvertes du présent. Il ne suffit donc pas de transmettre à l'étudiant les traditions acquises, il faut lui apprendre aussi à faire progresser nos connaissances en vue de l'avenir. A ce titre, l'apprentissage à la recherche désintéressée de la vérité est l'activité éducative la plus caractéristique de l'Université. Ce n'est d'ailleurs qu'en poursuivant cette recherche qui renouvelle constamment les problèmes, qu'on pourra comprendre et faire revivre les grandes traditions du passé. Car que sont les traditions d'aujourd'hui sinon les réflexions les plus neuves des auteurs anciens? Et l'on se montrerait bien infidèle à la tradition si l'on condamnait à un immobilisme rigide les disciples de maîtres dont on vante la révolutionnaire originalité. Réciproquement d'ailleurs, les tentatives de renouveau n'auront de valeur que si elles s'enracinent dans la sagesse du passé,

car la découverte comme toute activité humaine s'insère dans un processus historique continu. — On étendra donc bien volontiers le souci de recherche des esprits préoccupés de progrès, en soulignant toutefois que ce n'est là qu'un aspect partiel d'une mission éducative plus large qui ne saurait négliger la tradition. Quant au rôle de la pensée philosophique dans la recherche, on en a suffisament parlé dans la première partie de ce travail pour qu'il faille y revenir longuement ici.

Une troisième tâche éducative de l'Université pourrait se définir par la notion d'intégration. Car il faut apprendre aux jeunes esprits à intégrer en une synthèse vivante l'acquis du passé et les découvertes du présent. Il nous faut en effet conserver les valeurs essentielles d'un passé qui nous a formés, d'un passé qui avait su élaborer une culture humaine aboutissant à un équilibre de vie auquel on ne saurait renoncer sans imprudence. D'autre part, on ne peut méconnaître les découvertes nouvelles et les innombrables progrès de la connaissance et de la technique ; et il convient d'accueillir avec sympathie ces aspects authentiques du réel. Ces deux composantes se combinaient jadis sans trop de trouble, en raison de la relative lenteur de l'évolution historique. Les conceptions du monde se transformaient sans doute, comme d'ailleurs les structures sociales. Mais les choses se passaient à un rythme paisible, à peine marqué par les querelles d'écoles et le classique conflit des générations. L'évolution de la société et celle des men-

talités se faisaient de manière quasi-organique, et par l'effet d'adaptations qui se produisaient spontanément sans qu'il fut nécessaire d'y réfléchir explicitement. Ce procédé n'est guère plus possible désormais. Les transformations sont si rapides qu'elles bouleversent les habitudes acquises en beaucoup moins d'une génération. Il n'est plus possible d'assister passivement aux changements qui se produisent, il est devenu indispensable d'y intervenir d'une façon délibérée, de repenser activement et continuellement les problèmes, de renoncer à des coutumes reçues, d'accepter (ou de refuser) des possibilités nouvelles, de s'adapter, ou de s'opposer. Et cette nécessité s'impose dans tous les domaines, à commencer par celui de la profession dont les techniques se transforment continuellement et dont le rôle social se modifie de manière souvent profonde. Il ne suffit donc plus à l'étudiant de faire une fois pour toutes un apprentissage qui lui suffirait sa vie entière. Il doit maintenant apprendre à repenser constamment ses problèmes, en s'informant des progrès accomplis, en renonçant aux conceptions qu'on lui avait apprises, en reformulant activement une synthèse en continuelle évolution. Or cet effort, qui est difficile déjà et assez nouveau quand il s'agit du secteur étroit d'une profession particulière, doit se prolonger dans le domaine infiniment plus vaste de la vie humaine toute entière. Car toutes nos conceptions sont engagées, qu'il s'agisse de la structure de l'univers, de la nature de l'homme, de l'organisation de la famille et de la société, ou des mondes de l'économie et de la

politique. Inutile d'ajouter qu'une telle réflexion exige une culture largement informée des divers aspects de ces complexes problèmes, capable de lucides méditations, et éclairée par les principes les plus élevés. Bref, on pressent ici encore l'urgente nécessité d'une formation qui, débordant les compétences techniques d'une profession particulière, participe de la sagesse philosophique. Car ce n'est qu'à ce niveau qu'on pourra distinguer le permanent du transitoire, le nécessaire du contingent, l'essentiel de l'accessoire.

A ces tâches déjà difficiles, il faut en ajouter une dernière, qui répond à un problème assez nouveau dont on commence à peine à prendre explicitement conscience. Jadis en effet, les aspirations les plus élevées d'un penseur ne pouvait dépasser les limites d'une culture unifiée: sa propre culture qu'il considérait spontanément comme la seule possible et en dehors de laquelle il ne semblait y avoir qu'ignorance ou barbarie. Le rétrécissement du monde nous impose désormais une vue plus nuancée des choses. Et nous commençons à comprendre que si l'expansion de notre civilisation occidentale a balayé devant elle bien des sociétés primitives, elle n'a aucune chance de réduire un certain nombre d'autres cultures qui lui résistent victorieusement et continueront sans doute d'exister. La culture chinoise, la culture hindoue, la culture arabe en seraient les exemples les plus obvies; mais d'autres pourraient sans peine y être ajoutés: une culture russe qui n'est ni vraiment

européenne ni proprement orientale, une culture sud-américaine aux composantes indiennes autant qu'ibériques, une culture bantoue des peuples noirs d'Afrique, etc. La co-existence de tels régimes dans un monde de plus en plus unifié par l'interdépendance économique, technique et politique, pose de redoutables problèmes dont il serait urgent de rechercher les principes. A un certain niveau, on peut observer dès maintenant une parfaite unification culturelle que l'on pourrait vérifier dans le domaine des sciences, de la technique, de la médecine et de l'hygiène, d'autres encore. A d'autres niveaux la divergence est au contraire radicale et permanente, comme dans le domaine des langues utilisées, des formes artistiques, et des coutumes de vie. Entre les deux s'étend un immense secteur aux structures mixtes : les types de personnalité, les mentalités, les modes d'éducation, les organisations familiales, sociales et politiques, les communautés religieuses et liturgiques, etc. Dès qu'on observe ces réalités, on y découvre, grossies et rendues plus accessibles parce qu'elles sont extérieures à notre propre société, des difficultés qui depuis longtemps nous troublaient à une échelle plus réduite. Car à l'intérieur même de la culture occidentale, de pareilles divergences existent, comme le savent explicitement les pays à cultures multiples[2] et comme le découvrent aujourd'hui les pro-

2. Citons au hasard : la Belgique, le Canada, la Finlande, la Suisse, la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie, etc. Il serait d'ailleurs facile de continuer, en changeant

tagonistes de toutes les communautés internationales. Un discernement devient dès lors indispensable, qui dégagerait les valeurs absolues de leurs incarnations plus ou moins contingentes ; car ce n'est qu'ainsi qu'on pourra sauvegarder la liberté de légitimes options culturelles tout en ménageant les exigences de la vérité et les vertus sociales nécessaires à la vie en commun. L'élite de demain devra pouvoir s'orienter en ces complexes réalités, reconnaissant les valeurs transcendantes qui sont des principes d'unité entre

---

quelque peu de registre: tous les pays à langues multiples (l'Irlande, le Royaume-Uni avec les Pays de Galles et l'Écosse, Ceylan, l'Inde, etc.), tous les pays ibéro-américains à forte population indienne, tous les pays africains à dominance blanche (de l'Algérie à l'Afrique du Sud), tous les pays asiatiques à dominance russienne, etc. En poussant un peu, on observerait que les seuls pays qui échappent à ces problèmes sont ceux qui ont réussi à les nier par la puissance de leur centralisation bureaucratique: la France (qui a pratiquement éliminé le flamand, le breton, le basque et les langues du midi, mais qui se débat encore avec l'allemand des provinces recouvrées), l'Espagne (catalan, basque), les États-Unis avec leurs minorités ethniques, etc. — Outre les diversités linguistiques, il faudrait d'ailleurs considérer celles des religions et des rites (si importantes dans le Proche-Orient), des villes et des campagnes, des classes sociales, etc. L'idéal national et démocratique issu de la Révolution a été partout agent de centralisation et de nivellation et donc aussi de révolte et de fragmentation. Il serait temps de formuler enfin une théorie cohérente de la diversité organique.

les groupes humains, mais respectant en même temps les bienfaisantes divergences qui expriment l'originalité des diverses cultures, et enrichissent d'autant le trésor commun de l'humanité. Valéry déplorait jadis que la plupart des hommes n'aient point de culture, et que les autres en connussent plusieurs. L'homme éduqué de demain, contraint désormais d'être un citoyen du monde, devra s'accomoder de cette complexité. Et sa conception de la vie humaine devra se hausser à un niveau qui, tout en lui permettant d'incarner pleinement sa culture locale, lui donnera cependant la possibilité d'en transcender les limites, et donc de réserver une place aussi à celles des autres groupes. La catholicité est à ce prix. Où l'on retrouve, à un niveau de synthèse plus élevé et donc plus difficile, l'effort que devait faire depuis longtemps l'homme cultivé pour participer pleinement à toute la culture de son groupe, sans trahir une vocation personnelle nécessairement plus limitée. — Inutile d'ajouter que cet effort exigera plus qu'aucun autre cette vue généreusement synoptique du réel qui est le fruit d'une sagesse philosophique. La paix du monde en dépend. Et c'est d'une éducation intellectuelle parfaitement réussie qu'on peut seul espérer l'élite cultivée qui en serait capable.

Ainsi donc, l'éducation universitaire doit préparer ses étudiants à affronter les problèmes les plus difficiles. Pour qu'ils puissent pleinement remplir leur fonction de citoyen cultivé du monde, ils devront assimiler au moins quatre aspects fondamentaux de

la culture intellectuelle. Ils devront apprécier d'abord les traditions du passé et leurs permanentes valeurs. Ils devront ensuite reconnaître l'importance de la recherche et de ses perpétuels renouvellements. Ils devront comprendre aussi l'importance d'une authentique réflexion qui reformule constamment la synthèse acquise en fonction des acquisitions nouvelles et l'ajuste inlassablement à des besoins inconnus jusque là. Il faudra enfin qu'ils sachent distinguer entre les vérités absolues qui s'imposent à tous et les valeurs plus relatives qui s'accomodent d'une légitime diversité. Autant de problèmes qui exigent une profonde culture de l'intelligence. Et comme ils requièrent tous un recours aux principes les plus élevés, cette culture devra nécessairement comporter une éducation philosophique. Le problème qui nous affronte est donc de concevoir un enseignement de la philosophie qui puisse répondre à ces exigences redoutables.

IV. LA PHILOSOPHIE ET L'ÉDUCATION DU CITOYEN.

Pour y parvenir, on se reportera d'abord à l'organisation de l'Université telle qu'on l'avait conçue pour servir les besoins généraux de la recherche. Et l'on constatera que la « philosophie pour la recherche » destinée aux spécialistes ne satisfait pas entièrement les besoins d'une « philosophie pour l'enseignement » s'adressant à l'ensemble des étudiants. Il faudra donc évaluer de façon réaliste les possibilités de ces jeunes esprits, dont l'effort principal est nécessairement orienté dans le sens de leur formation professionnelle. Ces préliminaires acquis, on pourra suggérer un programme d'enseignement philosophique capable de contribuer à l'authentique culture de l'esprit que devra posséder l'élite intellectuelle du pays.

Considérons donc d'abord l'organisation que nous avions prévue pour la recherche, en soulignant les limites exactes de son efficacité. Elle encourage la réflexion à tous les niveaux du savoir. Elle sert parfaitement le philosophe, en lui assurant un contact fructueux avec toutes les recherches particulières dont sa synthèse synoptique devrait tenir compte. Cependant, seul ce spécialiste d'une branche abstruse de la philosophie en tire directement profit. Les étudiants professionnellement philosophes de son département en profiteront ensuite, en raison de l'enseignement vivifié de leur Maître. Et ultérieu-

rement, ces réflexions revigorées enrichiront la pensée de tous ses collègues du département de philosophie, dans la mesure du moins où ils travaillent ensemble en vue d'une synthèse doctrinale commune. Tout cela est parfait. Mais cela reste limité aux divers spécialistes pour qui la philosophie est une véritable profession.

Cependant, ces rapports institutionellement organisés influenceront les autres départements de l'Université. Car leurs contacts permanents avec la recherche philosophique les aideront à mieux situer leurs travaux particuliers par rapport aux synthèses plus générales du savoir. Le linguiste comprendra mieux la nature profonde du langage, le mathématicien situera ses recherches de manière plus précise dans l'ensemble de la logique, le biologiste discernera plus parfaitement toutes les dimensions du vivant, et de même pour bien d'autres, selon les modalités que nous avons déjà discutées. Mais, cette fois encore, cela ne sert directement que le spécialiste (et ses élèves immédiats), et seulement dans le domaine limité de leurs recherches particulières. Tout cela est excellent en soi; mais cela ne répond pas aux besoins d'une éducation générale.

Soulignons en passant le caractère diffus de la synthèse du savoir telle qu'elle est représentée dans l'Université. Elle s'incarne organiquement dans l'équipe relativement nombreuse des philosophes professionnels, et elle est participée, de façon nécessai-

rement partielle et dérivée, dans les diverses départements non-philosophiques. Chacun des philosophes possède sans doute pour son propre compte une synthèse personnelle. Mais ses compétences inévitablement limitées lui interdisent d'incarner de façon adéquate la totalité de la sagesse philosophique du moment. Celle-ci ne peut exister que socialement diffuse, dans l'ensemble organisé des techniciens réunis. Quant aux spécialistes d'autres facultés, et quand même ils auraient réfléchi profondément sur l'objet de leurs recherches particulières, ils n'en restent pas moins dépourvus d'une synthèse globale du savoir. — Il ne faut pas s'étonner d'un tel état de choses. C'est le régime normal d'une connaissance humaine socialement participée, que l'on pourrait vérifier en n'importe quel secteur du savoir, qu'il s'agisse de l'herpétologie ou de la chimie des protéines, des langues amérindiennes ou de la théorie des nombres. Encore n'avons-nous considéré ici que l'intégration philosophique à l'intérieur d'une seule université, pour tenir compte du pluralisme navrant mais sans doute inévitable qui règne présentement dans ce domaine. Une synthèse totale devrait inclure tous les chercheurs compétents du monde entier, comme c'est le cas dans les secteurs plus évolués de la pensée.

Cette condition de la philosophie entraîne cependant de difficiles problèmes dès qu'on se propose de donner un enseignement suivi. Car l'enseignement ne peut se passer d'une doctrine organisée en synthèse

cohérente. Et l'on ne songe pas ici aux Maîtres éminents du département de philosophie, ni à leurs élèves spécialisés. Car il s'agit là d'hommes qui consacrent leur vie entière à la philosophie, et qui auront dès lors l'occasion de s'élaborer une synthèse personnelle à loisir. Le problème qui se pose à nous est celui d'une éducation qui puisse atteindre les étudiants inscrits en d'autres facultés et qui tous cependant devraient participer de quelque façon à la réflexion philosophique en laquelle s'exprime la pensée la plus haute de l'Université. Car c'est sous cette forme que se communique de façon éminente la culture suprême de l'esprit.

Essayons donc d'envisager les conditions concrètes d'un tel enseignement. Et demandons-nous en particulier ce que l'on peut exiger de ces étudiants. Remarquons qu'il s'agit de jeunes gens dont l'effort principal doit être de se préparer à leur vie professionnelle. On ne peut donc attendre d'eux une connaissance complète de la philosophie en toutes ses parties, et dans tous le détail de ses aspects systématique, historique et scientifique. Cependant, il nous semble qu'on pourrait en sauver l'essentiel en se limitant à deux objectifs plus modestes. D'une part, on s'efforcerait d'initier ces jeunes esprits à la réflexion philosophique, afin de leur révéler les possibilités d'une démonstration permettant à la fois de justifier les principes reçus et d'en réajuster valablement les applications. D'autre part, on tâcherait de leur donner une vue d'ensemble convenablement

articulée du domaine total de la pensée, en insistant de facon particulière sur les secteurs de recherche les plus immédiatement en rapport avec leurs problèmes personnels. Efforçons-nous d'expliciter ces conceptions.

La formation universitaire comporte toujours l'acquisition de connaissances certaines et l'apprentissage de techniques précises, bref des habitudes de pensée rigoureuse et de démonstration certaine. Cette formation reste cependant limitée à un secteur restreint de la pensée, qui est très précisément celui de la profession particulière à laquelle se prépare l'étudiant. Tous les autres domaines de la recherche risquent dès lors d'échapper à la réflexion systématique ; et ce sera le sort, en particulier, de tous ceux qui concernent les problèmes les plus généraux de la pensée et de l'action humaine. Or c'est là que se posent les questions les plus importantes et les plus fondamentales. Un esprit de formation universitaire, habitué à la réflexion compétente dans le domaine de son activité professionnelle, sera gravement déséquilibré s'il demeure incapable de réfléchir efficacement sur les problèmes les plus essentiels de sa vie. L'éducation philosophique aura pour fonction essentielle de l'initier à ce type de pensée. Elle lui révèlera d'abord l'existence et la structure de ce domaine de recherche. Elle lui fera découvrir ensuite le mode de pensée fort original qui lui correspond. Pour qu'une telle éducation atteigne ses fins, deux conditions sont requises.

Il faut d'abord qu'elle propose des réflexions à la fois accessibles et significatives. Il faut qu'elles soient accessibles, et c'est à dire qu'elles doivent se présenter sous une forme et avec un contenu qui soient familiers à l'esprit de l'étudiant. C'est dans le contexte de ses connaissances acquises, c'est en rapport avec ses préoccupations dominantes, qu'il faut engager la réflexion de ce type nouveau. Rien de plus impropre, de ce point de vue, qu'une systématisation intemporelle, présentée à priori sous une forme déductive, à partir de principes jusque là inconnus, et formulée en un langage ésotérique qui n'évoque aucun souvenir familier. Il faudra partir au contraire de problèmes déjà connus sous leurs aspects les plus concrets, pour en dégager inductivement les considérations plus universelles de niveau philosophique. Il convient d'ailleurs d'utiliser des thèmes actuels qui ont pour l'étudiant une valeur authentique de vie et une signification immédiate.

Il faut ensuite initier l'auditeur au mode de pensée propre de la philosophie. Jusque là, il disposait de types divers de raisonnement qui étaient d'ailleurs inégalement familiers suivant les études qu'il poursuivait. Il doit apprendre maintenant que ces connaissances ne se suffisent pas. Pour valables qu'elles soient à leur niveau, elles ne peuvent répondre aux questions plus fondamentales qui seront maintenant soulevées. Une véritable initiation est ici requise, qui révèle à l'apprenti-philosophe une forme de connaissance et un mode de certitude dont jusque là il

ignorait l'existence. Il y a là une expérience intellectuelle unique d'où procède une joie de l'esprit inconcevable pour qui ne l'a ressentie. Et c'est de cette réussite fugace que devra dériver une indispensable motivation. Car on ne peut poursuivre l'effort en ces difficiles matières si on n'aboutit à des résultats hautement satisfaisants pour l'esprit. Si les réussites se multiplient, on prend goût à ce genre de recherches. Un esprit de plus aura accédé aux formes les plus hautes de la pensée humaine. Et la possibilité apparaît d'une authentique vocation philosophique.

Sans doute, la plupart de ces vocations n'aboutiront pas. Si vocation il y a, l'appel est rarement entendu pour une foule de raisons qui toutes dérivent de l'humaine condition. Pour quelques uns il s'agira de maladie, de découragement, de paresse, de passions ou de vices. Plus souvent ce seront les obligations professionnelles, les pressions économiques, les nécessités familiales, les exigences politiques, les vocations sociales, ou les soucis religieux qui détourneront de la philosophie. A moins que ce ne soit un intérêt, fort légitime d'ailleurs, pour l'une quelconque des sciences, ou la création artistique, ou pour la vie active. Bien rares seront donc ceux qui poursuivront jusqu'au bout leur effort de réflexion philosophique, et lui donneront une place essentielle dans leur vie. Peu importe. Ils auront été une fois initiés à ces réalités. Ils sauront qu'elles existent. Ils auront la certitude que les principes les plus fondamentaux de la connaissance humaine peuvent être justifiés

par une réflexion convenablement menée. Et il en sera de même pour le domaine des valeurs et des obligations dont ils pourront désormais accepter les exigences sans arrière-pensée, car ils auront une entière confiance en leur validité doctrinale. D'autre part, il comprendront la nécessité d'un recours aux principes quand apparaît une difficulté dans la pensée ou dans l'action. Ils seront capables, jusqu'à un certain point, d'y réfléchir eux-mêmes ; et pour le reste, ils sauront où chercher aide et lumière. Bref, ces esprits participent valablement à la pensée philosophique. Ils n'en sont point des maîtres et ne la pratiquent pas de façon familière. Mais ils en connaissent l'existence et les exigences ; et ils sont capables d'y recourir quand le besoin s'en fait sentir. Ils ne sont pas des spécialistes de la spéculation ; mais ils possèdent une culture philosophique qui les met en contact avec les formes les plus élevées de la pensée humaine, et achève donc sur ce point essentiel l'éducation de leur esprit.

Considérons maintenant ce que pourrait être le contenu d'un tel enseignement de la philosophie. Nous envisageons d'abord les cadres généraux qui seraient valables pour toutes les branches de l'Université. Nous y ajouterons ensuite quelques nuances particulières qui serviraient à adapter cet enseignement général aux besoins particuliers des diverses facultés.

L'enseignement général serait organisé autour de trois thèmes principaux. Le premier concernerait la

méthode, le deuxième la nature de l'homme, le troisième enfin la structure de la société.

Et d'abord la méthode de pensée, ou si l'on préfère la logique. On ne songe aucunement ici à une étude détaillée des *Analytiques* et des *Topiques,* et moins encore à l'analyse des *Principia Mathematica* ou du *Journal of Symbolic Logic.* Car ce sont là lectures de spécialistes qui s'adonnent à la recherche en techniciens de leur profession. Il s'agirait bien davantage d'initier l'étudiant aux multiples modes de la connaissance certaine et probable, afin de lui apprendre à discerner le vrai du faux. On lui découvrirait la diversité des domaines de recherche, et les moyens d'acquérir en chacun d'eux une valable information. On lui expliquerait la nature et la signification des divers documents de base: une fouille archéologique, un texte historique, une édition critique, une observation objectivement validée, une expérience scientifiquement contrôlée. On lui ferait comprendre la portée d'une mesure (et de son approximation), d'une statistique (et de son interprétation), d'un échantillon, d'une probabilité, d'une corrélation, d'une covariance. On lui décrirait la portée des formules verbales, selon l'usage opératoire, définitoire ou exhortatoire qu'on en fait. On lui expliquerait la différence qu'il y a entre une métaphore verbale, une notion analogique, une représentation conforme, un modèle technique, une structure formelle abstraite. On lui montrerait qu'une explication génétique par les origines et le développement

n'exclut ni une analyse formelle de la structure présente ni la découverte ultérieure d'une fonction peut-être douée de finalité. Bref, on lui montrerait par des exemples concrets comment la pensée humaine utilise ses instruments verbaux et représentatifs et par quels procédés elle aboutit aux diverses systématisations qui lui permettent de comprendre le réel. En même temps on ferait valoir les différents types d'explication et de démonstration possibles, en leur hiérarchie et leur diversité. Tout cela devrait être illustré par l'histoire de la pensée humaine, conçue comme une série d'approximations dont les sophismes spontanés sont progressivement éliminés par une information plus large et une réflexion plus poussée. Corrélativement, on ferait valoir le rôle décisif des techniques métriques, expérimentales et opératoires dans cet enrichissement de l'information et de l'interprétation. On soulignerait enfin l'importance capitale des techniques de communication qui permettent d'objectiver la connaissance et assurent ainsi l'accord des spécialistes compétents.

En tout cela, on exploitera largement la logique, l'épistémologie et la psychologie de la connaissance. On ne s'en servira cependant pas selon les formulations techniques qui conviennent aux spécialistes, mais en présentant ces matériaux sous la forme concrète et initialement inductive qui convient à une initiation. Car il ne s'agit pas d'achever la formation de logiciens professionnels, mais de donner aux débutants les moyens et le goût de la réflexion.

Le deuxième thème aurait pour sujet la philosophie de l'homme, ou si l'on préfère, une anthropologie philosophique. Deux aspects du problème devraient être retenus. Le premier s'efforcerait de faire connaître la nature et la structure de la personnalité. On en définirait le principe ontologique d'autonomie et d'activité spirituelle, dont on montrerait cependant l'incarnation en des structures biologiques qui fournissent tous les organes de la croissance psychologique. On en décrirait le développement progressif en toutes ses déterminations psycho-sociales. On analyserait enfin tant les diverses fonctions partielles de la personnalité que l'équilibre dynamique de l'ensemble. Le second versant du problème serait de nature plus délibérément éthique. Il envisagerait l'acte humain en ses multiples motivations, et s'efforcerait de reconnaître les diverses valeurs dont elles s'inspirent. Il discuterait ensuite ces valeurs, pour aborder enfin les problèmes de l'acte moral, de la vie vertueuse, et de leur orientation vers le bien. — Les matériaux seraient ici empruntés aux diverses disciplines psychologiques, philosophiques et morales. Mais elles seraient exploitées suivant les besoins pédagogiques d'une initiation à la réflexion. Cet enseignement aurait pour intention principale de faire réfléchir l'étudiant à ses problèmes de personnalité, afin qu'il puisse mieux se comprendre, et mieux comprendre son prochain. Ultérieurement, on s'efforcerait de l'introduire à une réflexion sur les valeurs qui commandent les motivations profondes de sa vie entière. Et cette fois encore c'est

en partant de ses difficultés concrètes qu'on entreprendrait d'y parvenir.

Le troisième thème serait centré sur une philosophie de la société. Comme dans le cas précédent, il faudrait envisager successivement les deux versants essentiels de la connaissance théorétique et de l'action pratique. Le premier ferait connaître les structures sociologiques qui conditionnent de façon si décisive la vie humaine. On informerait donc l'étudiant sur l'organisation démographique, médicale, scolaire, économique, fiscale, sociale, juridique et politique, qui exprime la nature même de la société en laquelle il vit, et on s'efforcerait de lui faire comprendre les mécanismes essentiels de son devenir historique. On chercherait ensuite à faire réfléchir ces jeunes esprits sur les principes de l'ordre politique et de la justice sociale, introduisant ainsi les valeurs dans ces méditations sur la vie en commun. Les notions de personne et de liberté se retrouveraient ici dans un contexte nouveau, en liaison désormais avec celle du bien commun et les autres principes de la vie politique. Les matières d'un tel exposé seraient tirées de toutes les branches de la sociologie et de la philosophie politique; elles seraient organisées cependant en fonction des fins éducatives que nous avons définies. Car on ne prétend pas former ici des techniciens spécialisés, mais de faire accéder l'élite de demain à une réflexion socio-politique, fondée sur une documentation capable de lui révéler la complexité du réel. Et l'on pourrait estimer l'opération

réussie si deux résultats au moins étaient atteints. D'une part, si l'on avait pu convaincre ces jeunes esprits qu'une réflexion est nécessaire et possible dans ce domaine où l'on se contente en général de préjugés et d'intérêts bornés. Et d'autre part, s'ils avaient reconnu que les décisions prises en ces matières relèvent en définitive d'options qui engagent des valeurs, et dépendent par conséquent des principes les plus élevée de la vie humaine.

Un enseignement conçu selon ces principes n'épuiserait certes pas le domaine entier de la spéculation philosophique. Mais il en ferait assimiler les aspects les plus accessibles, qui sont d'ailleurs aussi ceux dont le citoyen a le plus urgent besoin. Il conviendrait aussi de nuancer les matières suivant les nécessités des divers auditoires auxquels correspondent d'ailleurs des capacités fort variées dans l'assimilation. En médecine par exemple, il faudrait insister davantage sur tout ce qui concerne la structure de la personnalité et le rôle déterminant des motivations dans la vie humaine. Et l'on conçoit qu'un tel enseignement pourrait être utilement coordonné avec des cours de psychologie et d'hygiène mentale d'une part, avec ceux de médecine psycho-somatique de l'autre. Il faudrait d'ailleurs aussi développer l'étude de certaines structures familiales et sociales, en liaison avec la médecine sociale et l'hygiène générale. Pour les étudiants en droit, les économistes, les ingénieurs, on insisterait davantage sur les questions économiques et sociales, donnant à

chaque groupe un enseignement plus particulièrement proportionné à ses intérêts et ses futures responsabilités. L'étude des lettres exige nécessairement une connaissance des idées philosophiques du passé, comme l'histoire des institutions requiert celle des idéologies qui les ont engendrées. Aux étudiants d'histoire on donnerait une philosophie de leur sujet, conçue comme une réflexion sur la nature de la culture humaine et sur le mécanisme de son évolution. Et de même pour tous les autres départements. La présence des chaires mixtes devrait d'ailleurs faciliter l'adaptation de l'enseignement philosophique général aux besoins des diverses facultés. Et cet effort permanent de répondre aux besoins changeants de groupes d'étudiants différents par leurs intérêts et par leurs exigences devrait être un facteur actif de réflexion et de progrès. Dans ce domaine de l'enseignement général de la philosophie aux non-spécialistes, comme dans celui de la recherche d'abord envisagée, la philosophie pourrait jouer dans l'Université un rôle essentiel d'intégration et de coordination. Mais cette fois encore elle ne pourra le faire qu'en se mêlant activement aux travaux des autres facultés, et en entretenant avec eux un échange permanent d'informations et d'idées.

Il convient de souligner encore une dernière caractéristique de cet enseignement. Comme il est destiné à des étudiants qui ne sont pas des spécialistes en ces matières, il évite les subdivisions abstraites et les techniques abstruses des problèmes les plus ardus

de la spéculation. Ses réflexions sont au contraire groupées autour de trois centres d'intérêt aux nombreuses composantes empiriques et concrètes. La discussion se fonde toujours sur la documentation fournie par les recherches non-philosophiques, et notamment par les sciences humaines et sociales dont le contenu est immédiatement accessible à tout citoyen cultivé de la cité. Et c'est sur ces données d'emblée intéressantes que se fonde une réflexion qui mène par une voie inductive vers les principes les plus élevés. Ce procédé rend à la pensée philosophique sa concrétude, sa valeur de vie, et son importance pour la destinée personnelle. C'est d'ailleurs cette présentation qu'exploitent des doctrines aussi diverses que le marxisme et l'existentialisme, et c'est elle sans doute qui leur attire un vaste auditoire préoccupé des problèmes urgents de l'activité morale et la vie en société. Elles ne font d'ailleurs que reprendre ainsi une tradition qui remonte à Platon et au delà, et dont seule une desséchante routine scolaire avait pu nous détourner.

Il est temps de conclure. Et nous le ferons en invoquant saint Albert le Grand sous le patronage duquel nous sommes ici réunis et dont la magnanime pensée semble singulièrement apte à diriger nos travaux. Nous découvrons en effet dans son œuvre, et sous une forme éminente qu'on ne retrouve chez aucun homme de son temps, la synthèse pluridimensionnelle caractéristique d'une philosophie pleinement consciente de ses moyens. L'aspect systématique est

manifeste chez ce théoricien dont les œuvres contiennent une analyse fouillée de toutes les parties alors connues de la philosophie. La dimension historique n'est pas moins apparente chez ce penseur constamment soucieux de la doctrine de ses devanciers, qu'ils soient grecs ou romains, arabes ou juifs, chrétiens orthodoxes ou hérétiques. Rien n'est plus frappant que ses classifications historiques qui s'efforcent de discerner les filiations de doctrine entre pré-socratiques et platoniciens, stoiciens et aristotéliciens, et tant d'autres dont il devinait l'influence. Il était d'ailleurs fort conscient de l'originalité des cultures, cet auteur qui se proposait explicitement de « rendre intelligible aux Latins » les écrits hérités d'autres civilisations et traduits d'autres langues. Enfin, on n'ignore pas qu'Albert le Grand doit une partie essentielle de sa réputation parmi les philosophes qui l'ont connu à une étonnante culture scientifique qui, à l'acquis du passé, ajoutait d'importantes observations personnelles. Sur tous ces points, Saint Albert est pour nous un modèle. Et tout au cours de cette étude nous nous sommes contenté d'exploiter ses directives, en les adaptant aux circonstances des temps nouveaux.

Reste un dernier point, que le thème de ce travail nous interdisait de traiter, mais qui n'avait pas échappé à la sagacité d'Albert le Grand. L'évocation de ce Maître nous permettra de le mentionner ici et de corriger par ce biais ce qui risquerait sans cela de constituer une grave lacune de notre exposé.

C'est que nous voulions organiser la recherche philosophique d'abord, et son enseignement général ensuite, de manière à rendre à cette connaissance son rôle directeur et dominant dans l'Université. Au terme de notre effort, nous arrivons en effet à intégrer l'ensemble des connaissances humaines dans une synthèse compréhensive, participant valablement de cette sagesse qui d'emblée orientait nos efforts. Quelque parfaite que puisse être cette réussite, elle n'aboutit cependant qu'à une sagesse humaine, une sagesse naturelle, une sagesse imparfaite par conséquent dans la mesure même où elle est finie. Un chrétien ne saurait évidemment s'en contenter, et c'est aux lumières surnaturelles de la Révélation qu'il demandera les vérités ultimes sur la nature de l'homme et le sens de sa destinée. C'est donc à la théologie qu'il convient de faire appel, pour couronner l'édifice du savoir. Mais cela exigerait une nouvelle étude, sur la place de la théologie dans l'Université chrétienne, que nous ne pouvons entreprendre ici. Nos recherches présentes n'auront cependant pas été faites en vain. Car on découvrira bien vite le rôle d'indispensable intermédiaire de la synthèse philosophique, qui seule permettra à la théologie d'animer efficacement le monde des connaissances profanes. La lumière de la Révélation peut certes éclairer les cœurs les plus humbles et les plus dépourvus d'informations philosophiques. Mais elle ne peut pleinement illuminer les intelligences et refaire en elles l'unité hiérarchique des diverses connaissances, qu'en exploitant l'intégration naturelle des sciences

profanes déjà élaborée par la sagesse philosophique. Puisse Albert le Grand, qui devint Docteur de l'Église après avoir été le Prince de la philosophie scientifique, nous en indiquer la voie.

ERRATA

Nom de l'auteur, lire : D. H. Salman.

P. 14, ligne 3, lire : L'école primaire sauvegarde de même les connaissances élémentaires de l'écriture, de la lecture et du calcul ; le métier, les techniques de l'artisanat ; les institutions sociales, les traditions de la vie en commun ; etc.

P. 21, ligne 7, lire : dans l'effort commun d'une recherche mieux coordonnée, ces...

P. 28, ligne 6, lire : méthodes philologiques...

P. 35, ligne 12, lire : métaphysiciens...

P. 43, ligne 3, lire : on entendra donc...

P. 47, ligne 20 de la note, lire : de centralisation et de nivellement...

P. 49, ligne 5, lire : aussi l'importance...

TABLE DES MATIÈRES

Don


UNIVERSITE DE MONTREAL L.S.H.
3 1225 00365 6697

